WLADIMIR WEIDLÉ

LA RUSSIE ABSENTE ET PRÉSENTE

Source gallica.bnf.fr

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

A la gloire
de ce qui fut
aux cendres
de ce qui aurait pu être.

EN MARGE DE L'OCCIDENT

Tout ce qui est russe semblait naguère encore à l'homme occidental, sinon totalement incompréhensible, du moins étrange ou exotique. Il en était ainsi à l'époque où la Russie s'imposa définitivement à l'attention du reste de la chrétienté, et cela n'a guère changé deux siècles plus tard, lorsque la littérature russe fit irruption en Occident et que l'on commença à y goûter la musique, les arts, le ballet et le théâtre russes. Ceux mêmes qui se sentaient attirés par ces choses nouvelles ne l'étaient, sauf de rares exceptions, que par ce qu'ils y voyaient d'insolite et de bizarre. C'est depuis peu seulement qu'un tel état d'esprit semble en passe de disparaître, grâce à l'intérêt que suscite la Russie d'aujourd'hui et dont a bénéficié quelque peu celle d'hier et d'avant-hier, grâce aussi à la réceptivité accrue de l'Occident ébranlé jusqu'à la base par les catastrophes successives des trente dernières années. De plus en plus ses artistes et ses lettrés apprennent à considérer la culture russe comme un élément du patrimoine commun, comme partie intégrante de leur propre culture; et en même temps ils se rendent compte mieux que jamais de certaines différences essentielles et irréductibles. Or, à ce double égard, il importe que l'on sache voir la Russie non pas seulement telle qu'elle est, mais telle que les siècles l'ont formée.

Extrait de la publication

*
* *

*Les Russes eux-mêmes, tout comme les historiens occidentaux, se sont souvent demandé si la Russie était vraiment une terre d'Europe et sa culture une culture européenne ou si elle était plutôt un pays extra-européen occidentalisé à la hâte et au détriment de ses valeurs propres, de par la volonté souveraine mais arbitraire de Pierre le Grand. C'est là le problème qui depuis plus d'un siècle n'a cessé de diviser en deux camps les intellectuels russes. Les « occidentalistes » voyaient le salut de leur patrie dans une assimilation totale et rapide de la culture occidentale, les « slavophiles », au contraire, croyaient que la Russie ne trouverait son vrai visage qu'en renforçant ce qui la sépare de l'Occident, en restant fidèle aux caractères distinctifs de son passé, en développant une culture qui fasse contraste avec la culture occidentale. La lutte entre les deux camps se poursuivit pendant tout le XIX*e *siècle. Elle n'est pas encore éteinte aujourd'hui. Dans l'émigration russe, les « eurasiens » ont repris, avec plus d'intransigeance que jamais, les théories des slavophiles, en considérant la Russie comme un monde à part, entre l'Europe et l'Asie, destiné à produire une culture autonome qu'ils représentent d'ailleurs de telle façon qu'elle apparaît beaucoup plus asiatique qu'européenne. D'autre part, les occidentalistes, et plus encore leurs héritiers révolutionnaires du XX*e *siècle, se montrèrent assez incapables de concevoir la particularité, la personnalité d'une culture nationale. De tout temps leur tendance a été de se représenter l'Europe — ou l'Occident — simplement comme le berceau d'une civilisation rationaliste et universaliste, pouvant fleurir indifféremment sur*

Extrait de la publication

n'importe quel point du globe. De tout temps ils étaient enclins à oublier son autre aspect qui est celui d'un ensemble de cultures nationales, dont l'unité, loin de souffrir de leur variété ou même de leurs divergences, s'en nourrit au contraire et ne consentirait pas à s'en passer.

C'est aux slavophiles que revient l'honneur d'avoir compris que la culture nationale russe ne saurait prétendre à un rôle européen, si elle était dépourvue d'une physionomie propre. Seulement, dans ce désir légitime d'en accentuer le spécifique et le particulier, ils sont allés trop loin, ils ont méconnu l'unité essentielle, en refusant de reconnaître les liens qui rattachent la Russie à l'Occident et qui font qu'en dépit de son individualité bien accusée elle prend part à l'unité culturelle de l'Europe. Surtout — et cela est plus vrai encore des « eurasiens » que de leurs prédécesseurs au siècle dernier — ils se sont enfermés dans la contemplation des « origines » sans tenir compte suffisamment des forces créatrices de l'histoire. C'est bien pour cette raison qu'ils ont méconnu ou mal interprété le rôle des deux derniers siècles vécus par la Russie, surtout de ce XIXe siècle qui a signifié pour elle autre chose encore que pour le reste de l'Europe et où se sont dessinées plus clairement que jamais les lignes essentielles de son destin.

Mais l'erreur des slavophiles a une autre source encore, d'où provient également celle de leurs adversaires éternels. Elle tient à l'idée même que de part et d'autre on se fait de la différence entre la Russie et l'Occident. Pour les uns, ce qu'ils appellent Europe, c'est ce qui ne leur appartient pas et ce que par conséquent ils se croient obligés de tenir pour inférieur à ce qu'ils possèdent. Pour les autres, la Russie se présente en premier lieu

Extrait de la publication

sous l'aspect de ce qui lui manque et dont l'absence même fait qu'à leurs yeux elle n'est pas assez ou pas encore l'Europe. Ces derniers imitent les contempteurs occidentaux de la Russie, heureux d'affirmer, si cela se pouvait, que les langues slaves ne font point partie de la famille européenne et que l'orthodoxie se place en dehors de la chrétienté. Quant aux slavophiles qu'une telle outrance émeut outre mesure, au lieu de s'attaquer au véritable point litigieux, ils effectuent comme à souhait des retraites savantes et se replient de la Néva sur la Moskova, en attendant le moment où la vieille capitale elle-même « aux blanches murailles » leur semblera, elle aussi, et sans doute avec raison, entachée d'occidentalisme, insuffisamment orientale.

« Orientale », « Orient », ce sont là des termes vagues; et les termes clairs qui leur correspondent sont ceux d'asiatique et d'Asie. Au point de vue purement terminologique, il suffit de dire que la culture russe s'est développée en Europe et qu'il n'y a donc aucune raison de l'appeler asiatique. Si l'on veut bien l'appeler orientale, il faut conserver à ce mot un sens européen. La seule manière d'employer ces termes avec quelque rigueur consiste à distinguer d'abord l'Europe orientale de l'Europe occidentale (ou Occident), et ensuite les deux ensemble, de l'Orient ou de l'Asie. Sans doute, ces remarques ne constituent pas encore une réponse définitive à la question une fois posée, comment peut-on être Russe? Elles font voir, cependant, que le sens de celle-ci pourrait ne pas être exactement celui que l'on imaginait en se référant aux Lettres persanes. *L'étrangeté d'être Russe équivaudrait alors non pas à un exotisme pur et simple, à une séparation complète avec les manières d'être et les traditions d'Europe, mais bien au fait d'appartenir à cette Europe*

Extrait de la publication

d'une façon particulière qui n'est pas celle de l'Occident et que la pensée occidentale a de la peine à se représenter. Car il est évident que les destinées historiques du monde slave et orthodoxe ne furent point celles de l'Europe romano-germanique et qu'à l'origine, déjà, l'héritage recueilli ne fut pas le même : Grèce fort peu romanisée d'une part, Grèce à travers Rome de l'autre. Il s'agit de savoir, seulement, si cette division constitue un schisme absolu, excluant toute unité, si, en dépit de leurs racines communes, grecques et chrétiennes, les deux civilisations sont vraiment deux[1] *et non pas une, s'il y a vraiment deux chrétientés, deux Europes, non seulement désunies, mais aussi étrangères l'une à l'autre que peut l'être le monde arabe au monde chinois. Il nous semble que, posées ainsi — et comment les poserait-on autrement? — ces questions ne comportent qu'une seule réponse.*

*
* *

Tous ceux dont la pensée avait tendance à scinder l'Europe en deux, qu'il s'agisse des premiers slavophiles ou de leur premier adversaire, Tchaadaïév, ont toujours invoqué, à l'appui de leur thèse, ce fait central de l'histoire de la Russie qui est la réception de l'héritage byzantin. Mais Byzance, n'est-ce plus l'Europe? La culture byzantine, éducatrice de la chrétienté orientale, n'est-elle pas essentiellement une culture helléno-chrétienne? Son influence sur l'Occident, au moyen âge, ainsi que l'influence si féconde de l'Occident sur les pays orthodoxes, à l'époque moderne, ne témoignent-elles pas d'une parenté essentielle, ne signi-

1. Comme le croit Arnold Toynbee. Nous comptons nous expliquer dans la seconde partie du *Triptyque européen* sur la différence de nos vues avec celles du grand historien anglais.

Extrait de la publication

fient-elles pas tout autre chose que des phénomènes tels que l'hellénisation de l'Inde septentrionale après Alexandre, le christianisme chinois ou la propagation des doctrines d'Aristote par les Arabes ?

Certes, au point de vue de la géographie, l'Etat byzantin apparaît comme un empire aux trois quarts asiatique. Mais comment oublier que la culture de la Grèce antique avait fleuri, elle aussi, dans les cités de l'Asie Mineure, que la foi chrétienne n'a pour origine ni Athènes ni Rome et que le plus grand Père de l'Eglise d'Occident n'appartient à l'Europe qu'aux yeux de l'historien, tandis que le géographe, s'il avait voix au chapitre, aurait pu aussi bien le reléguer en Afrique. L'Europe, dans le sens historique du mot, a pris naissance, il y a trois mille ans, sur les rives orientales de la Méditerranée; mille ans plus tard, la Germanie ou les Iles Britanniques n'étaient pas encore, dans ce sens, l'Europe, et les pays scandinaves, pour le devenir, ont dû attendre mille ans de plus. Sans doute, la culture byzantine présente-t-elle un nombre plus grand de traits orientaux, c'est-à-dire asiatiques, que la culture médiévale de l'Occident, mais ces traits appartiennent davantage à sa périphérie qu'à son noyau central et, tout en transformant son aspect extérieur, laissent intacte sa nature profonde. Ainsi, l'art byzantin, qui constitue sans doute la manifestation la plus révélatrice de cette culture, a subi, au cours de son existence plus que millénaire, de nombreuses influences extra-européennes, mais, tout en les accueillant, il a su aussi leur résister, sans quoi sa propre influence en Italie ou dans les pays slaves n'aurait pas été moins superficielle que celle de l'art arabe au-delà des Pyrénées. Et s'il est vrai que dans la formation même du style

Extrait de la publication

byzantin les éléments orientaux ont joué un rôle de premier ordre, l'effort créateur de Byzance se révèle précisément dans la fusion nouvelle de ces éléments et dans leur subordination au sens grec de l'eurythmie et à une spiritualité intensément chrétienne.

C'est grâce à cet effort dépassant de loin le seul domaine de l'art, que Byzance devint l'éducatrice des peuples de l'Europe orientale. Parmi les dons qu'elle leur prodigua, quelques-uns portaient sans doute la marque spécifique de l'Orient, mais la plupart relevaient de l'esprit classique et chrétien, et ceux-là ont été les seuls dont l'empreinte fut décisive. Eduquée par Byzance, l'ancienne Russie ne fut pas pour autant rejetée hors de l'Europe; elle y fut, au contraire, intégrée, puisque cette éducation consistait avant tout en la transmission de certaines valeurs inhérentes à la tradition helléno-chrétienne. La Russie n'était séparée de l'Occident qu'en raison de la différence existant entre le christianisme byzantin et le christianisme occidental, entre l'esprit de l'antiquité classique transmis par Byzance et ce même esprit hérité de Rome. C'est dire qu'il n'y avait nulle raison pour que cette séparation devînt totale et définitive. Dans la perspective historique de l'Europe, Rome n'est plus séparable d'Athènes, ni Athènes de Rome, ni les deux ensemble de Jérusalem à laquelle les ont rattachées une fois pour toutes la mission de Pierre et celle de Paul. Or, Constantinople, elle aussi, qui a été la deuxième Rome, avait recueilli l'héritage de l'Acropole et celui de Golgotha; ce qu'elle a transmis à ses propres héritiers ne saurait donc être considéré comme étranger au patrimoine le plus précieux d'Europe.

L'ancienne langue littéraire de la Russie, ce « vieux slave » ou « slavon d'église » qui a si puis-

Extrait de la publication

samment contribué à former le russe moderne, n'est autre chose, en ce qui concerne la formation des mots composés, la syntaxe, les figures stylistiques, qu'un moulage parfaitement exécuté de la langue grecque. Dans ce sens, et quoi qu'elle n'en provienne point par descendance, elle est beaucoup plus proche du grec que les langues romanes, dans leur forme médiévale, ne le sont du latin. Les clercs occidentaux, même lorsqu'ils se servent du latin, restent plus éloignés de la conception antique du beau style que ne l'est en Russie un prédicateur du XIIe siècle, Cyrille de Tourov, dont la prose avec ses coupes, ses rythmes et ses figures de rhétorique est un calque fort bien réussi de celle de ses modèles, les orateurs sacrés de Byzance, lesquels, à leur tour, n'ont jamais perdu contact avec les traditions stylistiques de la Grèce antique. De même, une icone d'André Roublev, de par la plénitude et la saturation rythmique de ses formes, se trouve être en relation plus directe avec un certain héritage artistique purement grec qu'une œuvre italienne de la même époque, soit un rétable de Lorenzo Monaco, une fresque de Masaccio ou même les plus suaves créations des peintres de Sienne. Et ce n'est point par hasard non plus que tous les mots russes désignant certains états d'âme élevés, tels que ceux de méditation, de contrition, d'aspiration à la sagesse à l'humilité, à la chasteté, à la bonté agissante, ne sont que l'exacte traduction de composés grecs, ayant gardé cette marque distinctive des notions de morale telles que la Grèce les avait conçues et qui consiste en la fusion de l'idée du bien avec celle du beau.

L'éducation byzantine, dans son aspect le plus profond, équivaut à la pénétration en Russie d'un christianisme nuancé par des idées et des sentiments d'origine grecque classique. L'enseignement

Extrait de la publication

de l'Eglise a eu pour résultat d'en inculquer certains éléments au peuple tout entier, d'en faire pour lui une seconde nature. L'idéal de beauté *morale est devenu, comme en témoigne la littérature russe du siècle dernier, une conception populaire courante. On peut s'en convaincre en lisant tel récit de Tolstoï* (Aliocha Gorchok), *de Tourguéniev* (les Reliques vivantes), *de Leskov, ou encore l'*Adolescent *de Dostoïevski où le vieillard Makar Ivanovitch qui vit en odeur de sainteté, s'il reproche aux gens quelque chose, c'est de manquer de sérénité, c'est de ne pas savoir accéder à l'harmonie et au calme intérieurs. Par contre, l'Ancien Testament, à la différence de tant de pays occidentaux où le protestantisme triompha, n'a jamais exercé en Russie une influence tant soit peu profonde. C'est peut-être à cause de cela que le sentiment religieux propre au peuple russe semble justifier la remarque de Rozanov, selon lequel « l'orthodoxie répond admirablement aux besoins d'une âme harmonieuse, mais non pas à ceux d'une âme troublée ». Or, si une culture de l'âme harmonieuse a jamais existé, ce fut, malgré tout ce que Nietzsche en a pu dire, celle de la Grèce antique. Et si la Grèce n'est pas d'essence européenne, où donc irons-nous chercher l'Europe?*

*
* *

Byzance se prête si mal au rôle d'une anti-Europe que les successeurs des slavophiles, les contempteurs nouveaux de l'unité européenne auxquels allusion a été faite plus haut, préfèrent couper le lien entre la Russie et l'Occident en se prévalant non pas de ce qui a pu lui venir de Constantinople, mais bien de certains traits qui l'apparentent, à leurs yeux, à l'Asie mongole ou turco-tartare. L'histoire de la Russie se confond,

Extrait de la publication

pour eux, avec celle de l'Eurasie, territoire intermédiaire entre l'Asie et l'Europe, mais ayant du côté européen une frontière bien plus accusée que du côté asiatique. Les caractères particuliers de ce territoire ont été définis par eux avec beaucoup de sagacité, et il est exact que ces données géographiques ont garanti, si l'on peut dire, le contact permanent de la Russie avec l'Asie et d'une manière générale ont conditionné à certains égards le cours de l'histoire russe. Mais qu'elles l'eussent déterminé d'une façon essentielle et décisive, c'est précisément là l'erreur initiale des eurasiens.

La fragilité de leur construction peut être démontrée par une analogie. S'ils parlent d'Eurasie à propos de Russie, on pourrait aussi bien parler d'Eurafrique à propos d'Espagne. Au point de vue de la géologie, la péninsule ibérique fait partie du continent africain, dont le détroit de Gibraltar la sépare beaucoup moins que les Pyrénées ne la retranchent de l'Europe. Ses habitants les plus anciens, les Ibères, sont d'origine africaine et s'apparentent aux Berbères. Quant à la « mission civilisatrice » de Djenghis-Khan dont la Russie aurait connu les bienfaits à travers l'invasion tartare, les eurasiens qui l'admirent tellement doivent bien admettre que si mission il y a, celle des Oméyades avait été plus durable et moins problématique. Est-ce à dire que Don Quichotte et Sancho, que le Cid et Don Juan appartiennent à je ne sais quel Orient africain ou islamique et que Vélasquez ou Goya ne soient pas des peintres européens? Certes, les sept siècles de culture arabe eurent un effet autrement profond que les deux siècles de la Horde d'Or. Le caractère espagnol, les mœurs, les arts, voire la religiosité mystique de l'Espagne offrent beaucoup plus de traits orientaux qu'on n'en peut déceler dans la

Extrait de la publication

culture ou dans la vie quotidienne du peuple russe. Or, Cervantès n'est pas plus un Maure que Pouchkine n'est un Mongol, et la barrière des Pyrénées, quoique mieux fortifiée par la nature, a tout aussi peu empêché l'intégration de l'Espagne à la culture européenne que les Carpathes ou les marais de Pinsk l'ont fait pour la Russie.

La situation géographique a indiqué au peuple russe les voies de son expansion et de la formation de son empire; elle n'a pas déterminé la direction de son développement culturel. Les eurasiens n'ont pas prouvé le contraire en groupant, de façon méritoire du reste, certains faits, en eux-mêmes curieux et significatifs. Ce qu'ils ont trouvé en Russie de non européen se rapporte plutôt aux matériaux bruts de son histoire qu'à cette histoire elle-même. La langue russe, en tant que matière première et donnée ethnique, offre, en dépit de ses origines, certaines analogies avec la structure phonétique et morphologique des langues turco-tartares; mais cette même langue, envisagée sous l'angle de la culture nationale, c'est-à-dire comme langue littéraire, s'est développée entièrement, nous l'avons vu, sous l'influence du grec, à laquelle s'est venue joindre plus tard celle des langues littéraires de l'Europe occidentale. De même, si la musique populaire, en Russie, n'est pas sans présenter certains traits asiatiques, la haute musique, elle, ne s'y est développée que sous l'impulsion de Byzance, pendant les sept premiers siècles, et sous celle de l'Occident au cours des deux siècles suivants. Des observations analogues peuvent être faites dans le domaine des arts plastiques, où, du reste, au point de vue des tendances primitives de l'ornement, toute l'Europe du Nord appartient à la même région que l'Asie septentrionale et l'Eurasie avec ce que cette dernière comporte de popu-

*lations slaves ou non slaves. Quant aux éléments asiatiques dans les arts ou les mœurs, faisant leur apparition çà et là au cours de l'histoire, ils ne sont dus qu'à des influences passagères, lesquelles se font sentir surtout vers la fin de la période moscovite, au XVI*e *siècle et au début du XVII*e*, lorsque Moscou était entré en relations avec la Perse, l'Inde et la Chine et lorsqu'elle avait atteint le maximum de son éloignement culturel de l'Occident.*

*Certains matériaux employés pour la construction, ainsi que maints détails du décor, pouvaient ne point provenir d'Europe, mais cela signifie-t-il que l'édifice lui-même doive être classé parmi les monuments asiatiques? Dès qu'on essaie de saisir les tendances générales selon lesquelles s'est développée la culture russe au cours des sept premiers siècles de son histoire, on constate que là où elle s'écarte de la tradition byzantine elle le fait dans le sens de l'Occident et non dans celui de l'Orient. Au moyen âge, la Russie est un pays moins séparé du reste de l'Europe que l'empire byzantin et dont la vie ne diffère pas autant que la sienne de la vie occidentale. Kiev est situé à peine un peu plus à l'est que Pétersbourg; l'Etat kiévien est une fondation scandinave, et la première dynastie russe, aux XI*e *et XII*e *siècles, s'était alliée par plus d'un mariage aux maisons princières de France et d'Allemagne; l'ancien droit russe fait partie de la même famille que la* Lex Salica *et les autres « lois barbares ». Beaucoup de tendances de sa vie sociale sont identiques à celles de la même époque en Occident, avec cette différence qu'elles n'ont abouti en Russie qu'à des formes moins élaborées, moins stables et moins riches d'avenir. Plus tard, lorsque les liens qui rattachaient la Russie kiévienne à l'Occident furent brisés par*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LES CLASSIQUES RUSSES

DOSTOÏEVSKI

Crime et Châtiment
L'Adolescent
L'Idiot
Mémoires écrits dans un Souterrain
Les Frères Karamazov
L'Éternel Mari
Un Joueur
Journal d'un Écrivain
Les Possédés, *suivi de* La Confession de Stavroguine
Souvenirs de la Maison des Morts
Humiliés et Offensés
Morceaux choisis

ŒUVRES COMPLÈTES DE DOSTOIEVSKI
(Collection in-octavo "A la Gerbe")

TOLSTOÏ

Anna Karénine
Les Quatre Livres de Lecture
La Guerre et la Paix
Les Cosaques
Œuvres posthumes *(contenant le dernier roman inédit de Tolstoï :*
Le Mystère de Fédor Kouzmitch)
Résurrection

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE
La Guerre et la Paix

LIVRES POUR ENFANTS
Histoires vraies *(images en couleurs de Nathalie Parain)*

LÉON TOLSTOÏ et SOPHIE TOLSTOÏ

Journaux intimes (1910)

IVAN TOURGUENIEV

Mémoires d'un Chasseur
Théâtre, I et II

NICOLAS GOGOL

Les Veillées du Hameau
Les Ames mortes
Nouvelles
Hyménée

ALEXIS TOLSTOÏ

L'Amour, Livre d'Or

ALEXANDRE BLOK

Les derniers Jours
du Régime impérial

IVAN GONTCHAROV

Oblomoff

AVVAKUM

La Vie de l'Archiprêtre Avvakum
écrite par lui-même

MAXIME GORKI

Lénine — Le Paysan russe
Trois Russes : Tolstoï, Andreev, Tchekov

NICOLAS LESKOV

Lady Macbeth au Village
Une Famille déchue
Gens d'Église

ALEXANDRE POUCHKINE

Récits de feu Ivan Pétrovitch
Belkine, *suivis de*
La Dame de Pique

TH. RECHETNIKOV

Ceux de Podlipnaïa

FEDOR SOLOGOUB

Le Démon Mesquin

ANTONE TCHEKHOV

Chataigne
(Images en couleurs de Nathalie Parain)

AKSAKOV

Une Chronique de Famille

SALTYKOV CHTCHEDRINE

Les Golovlev

En préparation :

MELNIKOV-PETCHERSKY

Dans les Forêts

HISTOIRE RUSSE

E. TARLÉ

La Campagne de Russie (1812)

En préparation :

KLIOUTCHEVSKY

Histoire de la Russie

SOUVTCHINSKY

Un Siècle de Musique russe

Extrait de la publication